Ami du Clergé du 17 juillet 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XLII. *11e Dimanche après la Pentecôte :* Le sourd-muet, 265.

Courtes instructions sur la morale. — XXVIII. Nécessité de l'espérance, 266 ; — XXIX. La charité, 267.

Pour la fête de sainte Anne. — L'éducatrice de Marie, le modèle des mères chrétiennes, 269.

La sanctification de la journée. — I. *Méditation préliminaire :* Le prix du temps, 270 ; — II. Le prix des actions ordinaires, 271.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XLII

11e Dimanche après la Pentecôte

LE SOURD-MUET

Mes frères,

Le récit évangélique d'aujourd'hui est un petit chef-d'œuvre. On sent derrière la plume de S. Marc la documentation de S. Pierre. Aussi tous les mots sont d'une exactitude remarquable ; tous les détails ont leur valeur historique ou morale. Un souffle d'actualité passe sur ce récit dont les auteurs ont été en même temps les acteurs.

Suivons-le donc pas à pas. Nous y trouverons notre nourriture hebdomadaire.

I. — *Pourquoi Jésus va-t-il dans une contrée éloignée ?*

C'était la 3e année de son ministère. Il était donc allé jusque-là, dans le pays de Tyr et de Sidon, au nord de la Palestine, au-delà de la Galilée. Pourquoi ? Alors qu'il déclarait lui-même « n'avoir été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël » ?

Sans doute, mais quand il prononçait ces mots, c'était plutôt pour augmenter une foi, qu'il savait profonde, que pour éliminer de son ministère quelque âme que ce soit. La preuve, c'est que ce fut au cours de cette expédition qu'il eût avec la Chananéenne le colloque touchant qui se termina par le miracle connu. Jamais le Bon Pasteur ne rejette aucune brebis. Il les veut toutes dans son bercail. Seulement, les pharisiens étaient au paroxysme de la colère contre lui. Il avait déjoué leurs ruses, démasqué leur hypocrisie, humilié leur orgueil. Ce sont là des actes que l'on ne pardonne pas. Leur irritation était telle que l'on pouvait tout craindre de leur part. N.-S. le savait, et qu'ils rêvaient de le mettre à mort. Or son heure n'était pas venue. S'il avait consenti à avancer le moment de sa miséricorde pour plaire à sa Mère, il entendait bien être le maître absolu de l'instant fixé par son Père pour la rédemption du monde.

Afin d'éviter des attentats prématurés contre sa personne, il s'était donc mis à l'abri.

Et puis, ce voyage solitaire avec ses apôtres était sa joie. Il avait tant à leur dire ! De quoi leur parlait-il ? Des grands sujets qu'il voulait leur confier pour qu'ils puissent en parler plus tard aux autres : Dieu, la vie éternelle, son Eglise, leur apostolat futur. Qui sait si du haut des falaises, face à la mer et derrière les flots bleus de la Méditerranée, il n'a pas montré à Pierre un point éloigné de l'horizon : Rome où il irait un jour en son nom ?

Il n'était pas pourtant parti là pour y rester. Il revint donc. Par où ? S. Marc, ou plutôt S. Pierre, nous le dit. Il n'a rien perdu des détails du voyage. Il revient par Sidon, vers la mer de Galilée, en traversant le territoire de la Décapole. Il a bien choisi son itinéraire. La route est belle, fréquentée, bien entretenue. Les foules, qu'il attendait, pourraient venir à lui sans mal. A travers le massif méridional du Liban, par la région des cèdres il regagne son pays, arrive aux rives du Jourdain et redescend vers Génésareth, en traversant le Décapole. Dans ces régions, riches en beautés naturelles, N.-S. et les apôtres purent encore quelque temps jouir de l'intimité qu'ils aimaient. Nul doute que le divin Maître n'en eût profiter pour faire admirer dans ces splendeurs de la nature la sollicitude du Père qui veille sur ses enfants.

II. — *Jésus et le sourd-muet*

Mais leur solitude fut bien vite *troublée par le cortège habituel* qui s'attachait aux pas de Jésus.

A peine eut-on appris son retour dans ces régions, que des foules nombreuses accoururent vers lui avec leur cortège coutumier de malades et d'infirmes, liste douloureuse de pauvres gens dont S. Matthieu nous donne le détail : « muets, aveugles, boiteux, estropiés » et beaucoup d'autres encore.

Parmi ceux-ci un sourd-muet. Et il se distingue des autres. Ce n'est pas un mendiant, un sans-famille qui erre le long des routes, puisque ce sont ses parents qui ont pris le parti de l'amener à Jésus. Heureux ceux qui rencontrent dans leur vie des intermédiaires qui leur parlent du Christ et les ramènent à lui !

Que lui demandent-ils ? *De lui imposer les mains.* Ils avaient remarqué ce geste répété de N.-S., et sans voir autre chose ils supposaient que c'était ce geste qui guérissait. Mais N.-S. voyait plus loin. Ces mains imposées étaient le symbole des grâces qu'il faisait descendre. Il donnera à ses apôtres l'ordre de le conserver comme un rite sacré ; et de fait il est passé dans la liturgie comme un témoignage de l'ampleur et de la fécondité des miséricordes divines. Presque tous les sacrements le contiennent.

Mais voici qu'au lieu de guérir ce malade comme il en avait guéri tant d'autres, d'un seul mot, Jésus *procède ce jour-là avec une certaine solennité.* Il le prend à l'écart, le sépare de la foule bruyante, et quand il l'a, par ce geste, bien à lui, il lui met les doigts dans les oreilles, sans doute simultanément, puisque l'Ecriture dit avec intention, en employant le pluriel : « *digitos suos in auriculas* », puis, d'un doigt humecté de salive, il lui touche la langue, voulant attaquer le mal dans sa racine. Gestes symboliques par lesquels il préparait les organes atrophiés à reprendre leurs fonctions normales, gestes augustes aussi, qui devaient forcer l'attention des spectateurs, gestes pleins de bonté, puisqu'il faisait savoir à l'infirme qui ne pouvait l'entendre autrement, qu'il avait compris son désir et qu'il s'apprêtait à l'exaucer. Gestes prophétiques surtout, car ils annoncent les autres gestes qu'à travers les siècles, l'Eglise continuera pour le salut des âmes dans l'administration

des sacrements, car c'est cela un sacrement : un signe sensible, qui produit une grâce invisible, guérison ou purification d'une âme souillée par la maladie du péché.

Il lève les yeux au ciel. S. Pierre a été frappé de cette scène, qu'il verra du reste se renouveler d'autres fois. De quel regard d'amour Jésus devait chercher le Père, dont l'action toujours identique à la sienne affirmait ainsi l'union absolue des pensées et des puissances. Jamais la moindre dissemblance ne pouvait les séparer. Mais dans les grandes circonstances, dans la multiplication des pains, la guérison de Lazare, l'institution de la Sainte Eucharistie, il semble que N.-S. demande à son Père une présence plus sensible, une coopération plus manifeste.

Ainsi nos œuvres gagneraient en valeur surnaturelle, si elles pouvaient toujours chercher ou soutenir le regard de Dieu.

III. — *La surdité spirituelle*

Redescendu sur la terre, et voyant *l'infirme, N.-S. soupire.* Il savait bien pourtant que cette infirmité allait guérir. Pourquoi alors soupire-t-il ? — Parce qu'il ne peut s'empêcher de constater la tristesse de l'état ou le péché a mis l'humanité. Sortie de ses mains créatrices elle était en possession de toutes ses facultés. Elle les aurait toujours possédées, si le péché n'avait pas détruit ce que Dieu avait si bien édifié. Ce pauvre malade est une victime, et combien d'autres ont subi le contre-coup de la faute originelle !

Mais plus terrible encore que la surdité qui l'empêche d'entendre les bruits de la terre, Jésus pense à la surdité naturelle qui fait obstacle chez tant d'âmes à l'influence de la grâce divine. Comme elles sont nombreuses les âmes qui sont fermées aux choses de Dieu. Sommes-nous bien sûrs de n'avoir jamais provoqué, nous-mêmes, par nos surdités volontaires, le soupir douloureux qui sort des lèvres du maître ? Pourtant celui-ci leur parle de multiples et éloquentes façons, par les inspirations de la grâce, par les remords de leur conscience, par les événements, les séparations, les deuils ; il leur parle de sa miséricorde, de sa justice, de l'éternité. Elles n'entendent rien. La miséricorde ne les émeut pas, la justice ne les effraie pas ; l'éternité n'arrête pas un seul instant leur course à l'abîme, qu'elles frôlent déjà et dans lequel elles tomberont demain.

Sourdes, elles sont forcément muettes. Comment pourraient-elles plaider les causes morales pour lesquelles elles sont faites ? Elles ne les comprennent plus. Voici, de ce fait, une diminution dans le monde. Dieu comptait sur elles pour être ses témoins, comme les apôtres de jadis : les témoins seront muets. Des âmes auraient bénéficié de leur apostolat : les voilà abandonnées. Le mal continuera sa route et ses conquêtes : elles semblent pactiser avec lui, puisqu'elles ne feront rien pour arrêter ses triomphes.

Hélas ! elles n'auront pas toujours, comme le sourd-muet d'aujourd'hui, des initiatives amies pour les rappeler à la réalité et les mener à celui qui pourrait les guérir. L'entourage de ces pauvres infirmes prend trop facilement son parti des déchéances morales. Même dans les familles chrétiennes, on parle de « respecter les opinions », on prône ce qu'on appelle « la liberté de conscience » et pendant ce temps les âmes continuent à garder leurs infirmités, grâce à ce criminel abandon.

Le pauvre malade, lui, *va vers la guérison ;* « *ephpheta* » dit N.-S. ; et sur-le-champ les oreilles fermées s'ouvrent, la langue paralysée se délie. Il se met à parler ; il le fait distinctement dit l'évangéliste. Quand N.-S. fait quelque chose, il ne le fait pas à-demi. Quand il guérit les âmes et qu'il leur pardonne, il le fait totalement.

En vain, et par une pensée d'humilité, de désintéressement il lui recommande le secret à lui et à ses amis. Mais allez donc imposer le silence à un muet qui a retrouvé sa langue ! La douleur est parfois silencieuse, la joie est toujours expansive. Aussi tous les environs ont bientôt appris la merveille. Ils en tirent aussitôt la conclusion, que N.-S. voulait peut-être éviter, mais devant laquelle il fera bon visage. « On apporte à ses pieds toute une collection de pauvres êtres malades, muets, estropiés ». Il les guérit tous.

* *

Pauvre sourd-muet de la Décapole, voici qu'avant de vous laisser à votre transport de joie vous évoquez dans mon esprit une autre malade, atteinte du même mal que vous et qui nous est bien chère ! La France, jadis si clairvoyante et si apôtre s'obstine dans son infirmité. Sourde et de la pire espèce, puisque malgré tous les appels d'en-haut elle ne veut plus rien entendre, ni les voix du passé, ni les souvenirs des traditions qui l'avaient faite si grande, ni la parole de l'Eglise, ni la rude leçon d'une expérience qui a meurtri sa chair, ni les constatations qui lui montrent que « si le Seigneur ne construit l'édifice, celui-ci ne tiendra pas ». Elle n'entend plus et ne veut pas entendre.

Alors, forcément elle s'obstine aussi à se taire. Butée dans son athéisme, qu'elle appelle une neutralité, elle se refuse à prier Dieu officiellement, elle s'interdit de prononcer jamais son nom. Elle veut agir seule. Et cependant ! Quels que soient ces moyens humains, ils ont fait leur preuve d'impuissance. Pauvre sourd-muet guéri par celui-là seul qui sauve, réapprenez-nous le nom de votre bienfaiteur ; redites-nous sa bonté, sa miséricorde et aussi sa toute-puissance. Soyez pour nous, ce que furent pour vous vos parents et vos amis, forcez-nous à revenir vers lui et que vos lumières et vos paroles obtiennent du Cœur de Jésus notre guérison. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XXVIII

NÉCESSITÉ DE L'ESPÉRANCE

Mes frères,

L'espérance est une vertu surnaturelle par laquelle nous avons la ferme confiance d'obtenir le bonheur éternel et les moyens d'y parvenir, confiance qui est fondée sur la puissance, la bonté et la fidélité de Dieu dans ses promesses.

L'espérance est-elle nécessaire ? Pour traiter cette question, il importe de distinguer entre la *vertu* d'espérance et l'*acte* d'espérance.

I. — *La vertu d'espérance*

L'espérance naît de la foi comme le tronc des racines ; elles sont deux sœurs, dit S. Grégoire le Grand. La foi constate l'existence du bonheur éternel et des moyens de les obtenir, l'espérance nous les

fait désirer et attendre. Or, la foi est nécessaire de *nécessité de moyen*, c.-à-d. qu'elle est une condition qui toujours et en tout état de cause doit être remplie de telle sorte que son omission, même involontaire, reste pour le salut un obstacle insurmontable, tandis que la *nécessité de précepte* est une condition qui doit être remplie *quand elle peut l'être*. Prenons un exemple pratique. Pour être sauvé, un chrétien qui est en état de péché mortel, doit se confesser et avoir la contrition. Mais la nécessité de la confession n'est pas aussi rigoureuse que celle de la contrition. La confession ne reste obligatoire que tant qu'elle sera possible, elle est nécessaire de *précepte*. La contrition, elle, est nécessaire en tout état de cause, elle est nécessaire, non seulement de précepte, mais de *moyen*. Au même titre que la foi, la vertu d'espérance c.-à-d. l'état dans lequel se trouve le chrétien en qui l'espérance a été infuse, avec la foi et la charité, par la justification produite régulièrement par le baptême, est nécessaire de nécessité de *moyen*. Celui qui ne la possède pas ne peut être sauvé, même si ce manque ne lui est pas imputable à péché, par exemple, s'il s'agit d'un enfant non baptisé.

II. — *L'acte d'espérance*

A) *Est-il nécessaire ?* — Seule la vertu d'espérance, ou l'*état* d'espérance est nécessaire au chrétien tant qu'il ne peut faire davantage. Mais une fois parvenu à l'âge de raison, il peut faire usage de cette raison pour passer de l'*état* à l'*acte*, et faire ce qu'on appelle *acte d'espérance*. Alors, comme l'acte de foi, l'acte d'espérance est nécessaire de *nécessité de moyen*. « Il faut croire, dit S. Paul (Héb., XI, 6), que Dieu existe et qu'il *récompense* ceux qui le cherchent. » Or, la croyance à cette vérité implique nécessairement l'acte d'espérance.

B) *Quand faut-il faire des actes d'espérance ?* — *a)* Il y a *deux moments* où l'acte d'espérance s'impose certainement et nécessairement : dès qu'on a atteint l'âge de raison, et à l'article de la mort, lorsque les promesses divines vont être réalisées. La mort n'est pas une fin, elle est, au contraire, une naissance pour la véritable vie qui nous attend après cette épreuve.

b) L'acte d'espérance est encore obligatoire en certaines autres circonstances : dans les tentations contre l'espérance, à plus forte raison quand nous avons péché contre elle ; — dans les malheurs et les épreuves de la vie. Parfois, en proie aux souffrances physiques, aux souffrances morales qui sont si dures, l'âme est désemparée et prête à perdre confiance, à ne plus connaître la résignation, la soumission à la volonté de Dieu. C'est alors qu'il faut savoir lever vers le ciel les yeux appesantis par les larmes et calmer son cœur dans un bon acte d'espérance dans la vie future. Dans les tentations et les afflictions, l'espérance est l'ancre à laquelle nous nous attachons pour ne pas aller à la dérive.

De temps en temps nous sommes tenus de faire des actes d'espérance. Mais toute prière est un acte implicite d'espérance. Comment prierions-nous si nous n'espérions pas ? En réalité, nous faisons autant d'actes d'espérance que nous adressons de prières à Dieu.

III. — *Deux hérésies*

La nécessité de l'espérance a été niée par différents hérétiques que l'on peut classer en deux catégories.

a) Selon les uns (quiétistes du XVII^e^ siècle, Molinos, M^me^ Guyon, Fénelon, etc...) Dieu doit être aimé *pour lui-même ;* c'est l'amour pur et désintéressé, tandis que l'espérance de la récompense fait aimer Dieu non pour lui-même, mais pour le bien que nous en attendons.

Cette doctrine a été condamnée par le pape Innocent XII en 1699. Certes, il n'est pas défendu d'aimer Dieu pour lui-même en faisant abstraction de la récompense promise. C'est l'état d'âme parfait, l'état habituel et permanent, Dieu ne l'exige pas des simples chrétiens, qu'il oblige à faire reposer leur amour sur la foi et sur l'espérance. Nous espérons en Dieu parce qu'il est le souverain bien pour nous, nous l'aimons parce qu'il est le souverain bien en lui-même.

b) Selon les autres, l'espérance de la récompense accuse d'égoïsme ; nous ne voulons pas parler des athées qui ne peuvent espérer le bonheur futur, puisqu'ils n'y croient pas. Les rationalistes ne se contentent pas de rejeter l'espérance ; ils accusent la morale religieuse de rabaisser la vertu par l'appât de la récompense et de n'être qu'une morale utilitaire, intéressée.

Ces reproches sont injustes. Ils calomnient tout d'abord la morale chrétienne, qui n'enseigne nullement que la vertu doit être pratiquée uniquement dans le but de la récompense et qui ne prétend pas que l'amour de soi, qui entre dans l'espérance, est illégitime quand il consiste tout simplement à vouloir pour nous-mêmes ce que Dieu veut pour nous, tout en reconnaissant, comme de juste, que plus notre amour pour Dieu est désintéressé, plus il est parfait.

* *

Ce désintéressement absolu, d'ailleurs, excellente chose, se trouve-t-il au fond de la nature humaine ? La beauté du devoir suffirait-elle pour rendre l'homme capable de s'en acquitter ? L'homme est né pour le bonheur que rien sur la terre ne peut assouvir et ce serait un blasphème de prétendre que Dieu nous tromperait éternellement en ne calmant pas cette soif de bonheur. Dieu nous a mis au cœur l'espérance qui est pour nous un puissant levier d'action dans la lutte pour la vie surnaturelle, pour la résurrection de notre âme, si elle est morte à la vie de la grâce, sans compter les trésors de patience, de confiance et de courage qu'elle nous fournit dans les coups durs de la vie. Et nous n'avons qu'à feuilleter l'histoire de 19 siècles pour constater que le christianisme a toujours été la meilleure école de désintéressement. Ainsi soit-il.

XXIX

LA CHARITÉ

Mes frères,

La foi nous fait connaître Dieu ; l'espérance nous fait tendre vers lui, parce qu'il est bon pour nous ; la charité nous le fait aimer parce qu'il est bon en lui-même.

Je viens vous parler aujourd'hui de cette vérité souveraine, qui n'a qu'une seule raison d'être, la bonté de Dieu, mais qui a un double objet : Dieu et l'homme.

Je sens plus que jamais mon indignité et ma pauvreté en face d'un tel sujet. Que Dieu veuille envoyer

son séraphin pour purifier mes lèvres. Qu'il daigne emplir mon cœur de son saint amour.

Qu'est-ce que la charité ? quel est son objet ? quel est son motif ?

Tels sont les trois points que je vais traiter brièvement.

I. — *Ce que c'est que la charité*

Il arrive fréquemment, dans le langage ordinaire, que le mot charité est pris comme synonyme d'aumône, don en argent ou en nature qu'on fait aux pauvres pour les soulager. Quelqu'un demande la charité, c'est-à-dire, demande l'aumône ; quelqu'un fait la charité, c'est-à-dire, fait l'aumône. C'est une erreur, ou, tout au moins, une forte inexactitude, car l'aumône est loin d'englober la totalité de la charité; elle n'en est qu'un aspect, une partie, un côté, une des multiples manifestations. Pardonner des injures, prier, donner de salutaires conseils, etc..., n'est-ce pas faire la charité ? Aussi il ne faut pas restreindre le terme charité à un sens aussi limité et aussi étroit, mais il faut le prendre dans toute son acceptation, dans toute son ampleur.

Ce mot charité, si nous faisons appel à son étymologie latine, *carus,* signifie l'amour qui est inspiré par une grande estime de l'objet aimé. Il y a donc non seulement l'amour, mais l'amour fondé sur l'estime. Nous estimons cher celui qui nous est cher.

Ici, *charité* désigne la troisième vertu théologale, la vertu surnaturelle, par laquelle nous aimons Dieu par-dessus tout, pour lui-même et le prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu.

La charité est une *vertu,* c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà noté en parlant de la foi et de l'espérance, une habitude, une disposition qui nous perfectionne et nous aide à pratiquer le bien, à faire des actes qui, dans la circonstance, seront des « actes de charité ».

Elle est une vertu *surnaturelle,* qui dépasse nos forces et doit nous être donnée par Dieu ; elle nous rend capables de produire des actes d'amour surnaturels. Comme pour la foi et l'espérance, Dieu nous infuse la charité au moment du baptême.

De nous-mêmes seuls, nous sommes incapables d'aimer Dieu par-dessus tout. Après le péché originel, il en est de nous comme d'un palmier transplanté de son pays natal dans le nôtre ; il essaie de porter des fruits, mais il est incapable de produire des dattes mûres et agréables au goût ; il ne le peut que dans un climat plus doux. Il en est de même pour nos cœurs : ils voudraient bien aimer Dieu, mais ils n'en ont pas la force ; ils ne peuvent arriver à la charité divine que vivifiés par la grâce d'en-haut. Ainsi parle S. François de Sales, dans son langage imagé. « La volonté existe bien en moi, dit S. Paul (Rom., VII, 18), mais je n'arrive pas de moi-même à la réaliser. » C'est seulement quand le St-Esprit entre en nous par le baptême, et plus tard aussi par la pénitence qu'il répand en nous l'amour de Dieu. « L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit divin qui nous a été donné » (Rom., V, 5). « L'amour du prochain, dit S. Augustin, entre dans nos âmes en même temps que l'amour de Dieu. » « Pour marcher, dit-il encore, il faut deux pieds ; si nous voulons aller au ciel et parvenir à Dieu, il faut que nous ayons l'amour de Dieu et du prochain. » Et le doux S. François de Sales n'a-t-il pas déclaré sans ambage : « Celui qui vit sans la charité est mort. »

Ce n'est donc pas la chair ni le sang qui peuvent nous apprendre à aimer Dieu comme un père et nous en procurer les moyens : « C'est l'Esprit-Saint qui répand la charité dans nos cœurs » (Rom., V, 5). Pratiquement elle se confond avec *l'état de grâce :* elle reste dans le baptisé tant qu'il ne commet pas de péché mortel, mais elle en sort dès qu'un péché grave est commis.

La charité est une vertu *théologale* à cause de son objet qui n'est autre que Dieu lui-même, connu par la foi, désiré par l'espérance, aimé en lui-même et dans le prochain.

Elle n'est pas seulement la troisième des vertus théologales ; elle en est comme le faîte et le couronnement. S. Paul (I Cor., XIII, 13) la regarde comme la plus grande des trois. Sans elle, la foi et l'espérance sont des vertus mortes et incapables de nous sauver. On ne saurait se sauver, en effet, sans être en état de grâce et on ne peut être en état de grâce sans la charité : « celui qui n'aime pas demeure dans la mort », dit S. Jean (I Jean, III, 14), car, dit S. Paul, « la charité est la perfection de la loi » (Rom., XIII, 10), et « celui qui n'aime pas Jésus-Christ, qu'il soit anathème » (I Cor., XVI, 22).

D'ailleurs, seule des trois vertus théologales, elle subsiste au ciel. La foi et l'espérance finissent avec notre vie terrestre. Au ciel, on ne croit plus en Dieu puisqu'on le voit ; on n'espère plus en lui, puisqu'on le possède ; mais on l'aime plus que jamais.

II. — *Objet de la charité*

La charité nous fait aimer. Or, aimer quelqu'un, ce n'est pas seulement éprouver pour lui de la sympathie ou une affection sensible ; c'est surtout lui vouloir du bien, lui être dévoué. En d'autres termes, l'amour vrai de la charité n'est pas une affaire de sensibilité ou de cœur, au sens où on entend d'habitude le mot cœur, mais bien plutôt une affaire de volonté.

La charité nous fait aimer Dieu et le prochain. Elle a donc un double objet : un objet principal, qui est Dieu aimé pour lui-même ; un objet secondaire, le prochain qui est aimé pour l'amour de Dieu. Amour de Dieu pour lui-même, amour de l'homme pour Dieu, voilà toute la charité. L'amour de Dieu et celui du prochain ne sont qu'un seul et même amour, ils ne diffèrent que par l'objet auquel ils se rapportent. Ce sont comme deux cours d'eau alimentés par la même source.

Ils sont inséparables l'un de l'autre ; l'un ne peut pas être observé sans l'autre. De même que la semence contient la plante, de même l'amour de Dieu renferme l'amour du prochain. Lisez S. Jean (I Jean, IV, 20) : « Si quelqu'un dit « j'aime Dieu », mais hait son frère, il est un menteur », et S. Paul (I Cor., XIII, 4-7) : « La charité, c.-à-d. l'amour de Dieu, est bienveillante, elle n'envie rien et ne pense rien de mal. » Entendez S. Augustin : « Les injustices sont une preuve qu'on ne possède pas l'amour de Dieu », et S. Ephrem : « L'envie est la preuve que nous ne possédons pas l'amour de Dieu. » L'amour du prochain est la meilleure pierre de touche de l'amour de Dieu. Si on a la charité, on observe toute la loi divine ; les deux commandements de l'amour, celui de l'amour de Dieu et celui de l'amour du prochain renferment tous les autres.

Dans l'Ancien Testament, Dieu avait recommmandé dans les mêmes termes (Deut., VI, 5) l'amour de

Dieu ainsi que l'amour du prochain (Lév., XIX, 18). Prenons l'Evangile selon S. Marc (XII, 30). Nous y lisons qu'un jour un scribe demanda à J.-C. quel était le premier de tous les commandements et Jésus répondit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces. Voilà le premier commandement ; mais le second est en tout semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. »

Ces deux commandements de l'amour « contiennent toute la loi et les prophètes » (Matth., XXII, 40) et renferment tous les autres. De même que les branches d'un arbre naissent d'un tronc commun, de même tous les commandements naissent de l'amour et précisent simplement ce que ceux-ci exigent.

III. — *Motif de la charité*

Nous aimons Dieu parce qu'il est infiniment bon et infiniment aimable et nous aimons notre prochain pour l'amour de Dieu.

a) Nous aimons Dieu parce qu'il a toutes les perfections, lesquelles le rendent infiniment bon et infiniment aimable.

Nous pouvons envisager la bonté de Dieu d'une manière absolue, c'est-à-dire en soi. Dieu est la perfection infinie : il nous apparaît donc infiniment bon, infiniment aimable et par conséquent infiniment digne d'être aimé, non pour nous-mêmes, par intérêt mais pour lui-même. C'est la charité *parfaite* de qualité bien supérieure à la charité imparfaite.

Dieu infiniment bon en soi est aussi infiniment bon par rapport à nous. Sa bonté est alors envisagée d'une manière relative et doit provoquer notre reconnaissance et notre amour. C'est, de notre part, la charité *imparfaite,* dans laquelle entre un élément d'intérêt personnel. Il ne faut pas blâmer cette charité imparfaite, car il ne faut pas demander à l'homme, attaché irrésistiblement au bonheur, plus qu'il ne peut donner. Souvenons-nous que le pape a condamné la proposition de Fénelon qui soutenait qu'il peut y avoir en nous « un état habituel d'amour de Dieu sans mélange d'intérêt propre. »

D'ailleurs cette charité peut très bien être un acheminement vers la charité parfaite. En témoignant notre gratitude pour les bienfaits reçus, nous sommes amenés à considérer et à aimer en elle-même la bonté du bienfaiteur.

b) Nous aimons le prochain pour l'amour de Dieu, c'est-à-dire parce que nous aimons Dieu, infiniment bon et aimable. Si nous aimons Dieu ainsi, nous devons aimer en même temps quiconque l'aime, ou du moins est capable de l'aimer et de le posséder un jour. Nous aimons donc le prochain parce qu'il est, comme nous, participant de sa bonté et dévoué à la gloire : nous l'aimons donc non d'un amour sensible, pour ses qualités extérieures, pour ses qualités d'esprit, à cause de la sympathie qu'il nous inspire, mais d'un amour surnaturel.

Il nous reste à parler d'une façon plus détaillée et plus complète du double amour de Dieu et du prochain. Dès aujourd'hui demandons à Dieu de réchauffer nos cœurs au contact de sa divine charité. Disons-lui donc de toute notre âme :

O mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus tout, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous. *Amen.*

POUR LA FETE DE SAINTE ANNE

L'ÉDUCATRICE DE MARIE, LE MODÈLE DES MÈRES CHRÉTIENNES

Mesdames,

Dans l'émouvante allocution que Mgr le Vicaire général prononçait aux funérailles de notre regretté vicaire, il ne vous a pas échappé que pour l'avenir du recrutement des prêtres et des religieuses, il fondait son espoir sur les parents chrétiens et leur adressait un ardent appel, surtout aux mères.

Les âmes des petits baptisés sont des âmes de cire, extrêmement aptes à recevoir l'empreinte d'une bonne éducation ; que dire de l'âme sans rébellion, sans inclination mauvaise de Marie Immaculée ? Encore est-il que pour elle Dieu n'a pas voulu se passer de la formation donnée par une mère ; on peut bien dire que Marie doit à sa mère la perfection de ses vertus, la générosité sans prix et la délicatesse avec laquelle elle a mis en œuvre, sans défaillance, sans déchet toutes les ressources, toutes les richesses de la grâce en elle.

I

La tâche de la génération présente, c'est sans doute la fidélité personnelle à l'esprit de l'Evangile, mais particulièrement selon les directives toujours plus précises et plus pressantes du Saint-Père, l'intensification de la charité et en vue de la paix et de l'union fraternelle, et aux fins de la conquête.

Or un double danger menace le chrétien : ou bien se laisser entraîner et dominer par l'esprit du monde et être le sel affadi, suivant le mot évangélique, ou bien s'isoler du monde, n'être bon que pour soi, et devenir une lumière qui ne veut pas rayonner.

La Vierge Marie a été une merveille de pureté et de charité. Dès l'Annonciation, elle a souci de rester fidèle à son vœu de virginité, mais à la proposition de devenir la mère du Sauveur, du Fils, envoyé de Dieu, elle répond généreusement : « Voici la servante du Seigneur. »

Elle a donc été élevée par Ste Anne dans l'horreur de tout ce qui souille, de tout ce qui diminue, de tout ce qui va à l'encontre de la volonté de Dieu, du service du Seigneur ; mais aussi elle a la passion sainte du règne de Dieu par son Messie ; pour qu'il soit connu, adoré, glorifié elle ne se refuse à aucune souffrance, à aucun sacrifice, à aucune charge. Elle connaît trop bien le cœur des hommes et les prophéties pour douter qu'elle ait à pâtir avec le Messie souffrant et rédempteur par la souffrance ; elle a une âme sacerdotale, et c'est Ste Anne qui l'a ainsi formée.

II

Est-ce ainsi que sont pétris par les mères chrétiennes les cœurs de leurs enfants, avec cette délicatesse et cette générosité dans l'apostolat ?

Prêtres, assurément, c'est l'appel du petit nombre. Mais telle est la détresse des âmes sans foi, leur prompte descente vers le matérialisme, la paralysie des consciences que Dieu, dans sa paternelle miséricorde, ne peut manquer de semer de nombreuses vocations d'apôtres, en dehors et en plus du sacerdoce. C'est le cas des religieuses ; et pour l'office de la prière, de l'expiation, de la charité morale et matérielle, elles ne seront jamais trop nombreuses. Mais cela n'exclut pas la nécessité d'apôtres pris dans le milieu du travail et y demeurant. C'est tout le problème et toute l'urgence de l'Action catholique spécialisée.

Oui, mères chrétiennes, qu'à vos exemples, et à vos avis ces chers enfants apprennent à sortir de soi, à dépasser le cercle familial, sans le déserter, à voir le tourment, le vide des âmes privées de vie religieuse; qu'ils s'exercent à y porter remède, à demander, à collaborer à leur libération, à prier pour leur retour au Christ.

Ce n'est pas des égoïstes que vous conserverez à la tiédeur du nid, mais des charitables que vous lancerez à la conquête, avec prudence mais non sans hardie confiance en Dieu.

Ce ne sont pas des mous et des molles que vous dorloterez, mais des énergiques que vous viriliserez.

Vous ne disperserez pas des âmes évaporées ; vous rassemblerez des forces prêtes à l'action, mais entraînées au recueillement.

Vous ne souffrirez pas que ce soient des esprits mobiles à tout vent, mais des fidèles qui tiennent, quoi qu'il en coûte, dans le glorieux service du Christ.

* *

Ainsi vous aurez élevé plus que des hommes et des femmes de cœur ; vous aurez préparé, en leur infusant le meilleur de votre âme, des ouvriers du règne du Christ. Comment pourrait-il vous en refuser la récompense ? Ainsi soit-il.

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

I

Méditation préliminaire :

LE PRIX DU TEMPS

Le temps est fragile. Qu'est-ce que le temps, en lui-même ?... Pas grand'chose !

Nous nous imaginons trop aisément qu'il ne nous échappera pas. Pour un peu, nous croirions que la faux, qu'on lui donne comme attribut, ne coupera jamais le fil de notre vie ; que, dans son sablier, le dernier grain de sable ne tombera jamais !

Nous nous étonnons, parfois, que certaines existences soient arrivées si vite à leur terme ; mais nous laissons là des réflexions qui nous seraient pourtant salutaires, si nous les poursuivions jusqu'à nous dire sérieusement : « Aujourd'hui, celui-ci ou celle-là ; demain, ce soir, moi !... »

Le temps, considéré en lui-même, est bien peu de chose, redisons-le nous attentivement. Il « s'écoule comme de l'eau entre les doigts » (Pierre l'Ermite).

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on l'a remarqué, rien ne ressemble à un cercueil comme un berceau : la mort est si près de la naissance, que les heures qui s'écoulent entre les deux ne paraissent qu'un songe.

Nous disons : « J'ai vingt ans, j'ai trente ans, j'ai soixante ans... » Quelle erreur grossière ! Mais non : ces vingt ans, ces trente ans, ces soixante ans, nous ne les avons plus ; ils nous ont échappé, et il nous est impossible de les posséder à nouveau. Cette perte sera-t-elle compensée par les années que nous croyons devant nous ? Mais, précisément parce qu'elles sont devant nous, elles ne nous appartiennent pas encore !

Conclusion : le temps passé n'est plus à nous ; le temps futur n'est pas à nous ; nous n'avons donc à notre disposition que le moment présent, c'est-à-dire *un rien* dans la durée !...

Ecoutons, là-dessus, un de nos grands penseurs : « Où sont, dit-il, nos premières années ? Que laissent-elles de réel dans notre souvenir ? Pas plus qu'un songe de la nuit : nous rêvons que nous avons vécu, voilà tout ce qui en reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis notre naissance jusqu'à aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine nous avons vu passer. Quand nous aurions commencé à vivre avec le monde, le passé ne nous paraîtrait pas plus long ni plus réel : tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, nous les regarderions comme des instants fugitifs ; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous les grands événements qui embellissent nos histoires ne seraient pour nous que les différentes scènes d'un spectacle que nous aurions vu finir un jour » (Massillon).

* *

Mais cessons de considérer le temps en lui-même. Vu sous l'angle de l'éternité, ah ! comme il est précieux !

D'abord, — pourrions-nous l'oublier ? — il est un présent de Dieu. Et ceci, indépendamment de tout le reste, lui donne un prix inestimable : un prix, au sens strictement vrai du mot, *infini*... Comprenons, à la clarté de cette vérité première, ce qu'en disait un de nos plus chers écrivains : « Temps qui est plus que de l'argent... plus que de l'or et des rubis, et des saphirs et des diamants, temps qui est de l'éternité ! »

« Temps qui est de l'éternité. » Oui, voilà ce qu'il nous faut bien comprendre. Dieu l'a mis à notre disposition pour que nous nous en servions, afin de préparer notre éternité. Le temps est notre instrument de salut. Le temps est de la monnaie avec quoi nous achetons le ciel... « Il a plu à notre grand Dieu, dit Bossuet, pour consoler les misérables mortels de la perte continuelle qu'ils font de leur être, par le vol irréparable du temps, que ce même temps, qui se perd, fût un passage à l'éternité. »

* *

Oui, mais qu'il soit véritablement « un passage à l'éternité » !

Il ne le sera pas si nous le vivons pour lui-même, comme si lui-même était éternel.

Que faut-il donc, sinon attacher à chaque moment du temps que Dieu nous donne une valeur qui soit comptée pour l'éternité où Dieu nous attend. Autrement, ces minutes, ces heures, ces années si précieuses, nous les perdons, comme l'Enfant prodigue qui gaspillait avec les gens de débauche sa part d'héritage. Et ce temps, qui devait nous conduire au salut, nous conduit, au contraire, à l'abîme. Bien sûr, puisque nous détruisons ainsi le plan providentiel, établi miséricordieusement, paternellement pour chacun de nous.

« Si le temps n'est rien par lui-même, dit encore Bossuet, il s'ensuit que tout le temps est perdu, auquel nous n'aurons point attaché quelque chose de plus immuable que lui, quelque chose qui puisse passer à l'éternité bienheureuse. »

Les heures s'éloignent et glissent
Comme des pieds sur les gazons,
Sans que leurs bruits nous avertissent
Des pas nombreux que nous faisons ;
Mais celle où l'année accomplie,
Jusqu'au cœur léger qui l'oublie,

Porte le murmure et l'effroi
Frémit pourtant à notre oreille,
Et, loin de l'homme qu'elle éveille,
S'envole et lui dit : « Compte-moi !
Compte-moi, car Dieu m'a comptée
Pour sa gloire et pour ton bonheur !
Compte-moi, je te fus prêtée
Et tu me devras au Seigneur !
Compte-moi, car l'heure sonnée
Emporte avec elle une année,
En amène une autre demain !
Compte-moi, car le temps me presse !
Compte-moi, car je fuis sans cesse
Et ne reviens jamais en vain ! » [1]

Gardons au temps, à chaque instant du temps que Dieu nous prête, sa valeur divine.

Ce n'est qu'à cette condition que, nombreuses ou non, peu importe, nos années sont notées, là-haut, dans le Grand Livre et qu'elles s'ajoutent, à notre actif, les unes aux autres.

Hélas ! dans certaines vies humaines, dans certaines vies de chrétiens, que d'années sont des zéros ou des soustractions ! Alors, quel déficit, au jour de la reddition des comptes !... Méritons, nous, que toutes nous soient, par Dieu, inscrites *en plus*.

* *

Il serait imprudent de renvoyer à plus tard, à demain cette œuvre nécessaire de la sanctification de toutes nos heures : chacune d'elles appartient à Dieu. Et quand on pense qu'une minute suffit pour tout gagner ou pour tout perdre !

Tous les moments du temps doivent être employés utilement, chrétiennement. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, dit l'Apôtre, faites tout pour la gloire de Dieu. »

La Sainte Ecriture nous rappelle qu'il y a temps pour tout (Ecc., III). Ayons une vie réglée toujours : c'est le seul moyen de n'en rien laisser perdre.

Nous ne serons pas de ceux qui s'ingénient, comme ils disent, « à tuer le temps ». Cette expression-là n'a rien de chrétien : tuer le temps, c'est le détruire, le réduire à rien. Nous, au contraire, nous devons lui faire donner tout ce dont il est capable, en le sanctifiant.

C'est cela même : en le sanctifiant.

Une minute sans Dieu est une minute perdue. Voilà pourquoi Jésus nous a commandé de prier sans cesse et nous savons ce que cela signifie.

Qu'est-ce qu'une minute sans Dieu ? C'est celle d'où Dieu, par notre faute, est absent :

Absent, parce que nous l'en avons chassé en la réservant au démon ;

Absent, parce que nous l'oublions dans l'indifférence de notre cœur.

Une minute accordée au démon, dans le péché, c'est, pour notre compte éternel, une soustraction ; une minute passée dans l'indifférence ou dans l'oubli, c'est un zéro.

Gardons en nous la présence de Dieu, *tout le temps*.

Nous travaillons ? Unissons-nous à Dieu. Nous nous récréons ? Faisons de même, et de même encore dans nos moments libres. Pourquoi, ceux-ci, ne les emploierions-nous pas à une visite au Saint-Sacrement, individuelle, volontaire (ce sont les plus profitables), à une lecture pieuse, à des élans du cœur vers Notre-Seigneur ?

Quels fruits, s'il en est ainsi, produira notre vie ! Quel *Total*, dont nous serons nous-mêmes étonnés quand nous paraîtrons devant Dieu !

Retenons, pour en faire la règle de notre conduite quotidienne, ce mot profond de S. Bernard (ce sera notre bouquet spirituel) : « Une minute vaut Dieu ».

II

LE PRIX DES ACTIONS ORDINAIRES

La valeur de nos actions ordinaires vient d'abord de ce qu'elles font partie de notre existence. La prière proprement dite, nos exercices de piété strictement entendus n'occupent qu'une petite portion de chacune de nos journées. Tout le reste est rempli par des occupations que nous tenons pour vulgaires : le ménage, la couture, le tricot, la cuisine ne nous semblent pas être quelque chose de bien élevé. En soi-même, peut-être. Et encore ?

Et encore, oui, car ce que nous faisons est nécessaire : nous ne pouvons pas nous en passer. Notre entretien, c'est-à-dire l'entretien de notre vie corporelle, l'exige. Mais notre vie corporelle, quoique moins importante que notre vie spirituelle, est quelque chose de grand ; comme celle-ci, elle est un don de Dieu.

Non, ne disons pas que ces actes quotidiens, qui reviennent avec une régularité parfois fatigante, ne sont rien. Ils valent beaucoup.

D'abord, c'est notre *travail*. Oublierions-nous que le travail, de quelque nature qu'il soit, matériel ou intellectuel, est divin ? L'épithète n'est pas trop forte. Dieu lui-même, au début des âges, n'a-t-il pas travaillé en créant le monde ? Ne continue-t-il pas de travailler quand, par sa Providence, il le conserve et le gouverne ? Et qu'a-t-il exigé de l'homme, roi de la création, lorsqu'il le fit entrer au paradis terrestre ? Qu'il travaillât ! « Dieu, dit la Bible, prit l'homme et le plaça dans le jardin de l'Eden pour le cultiver... » (Gen., II, 15). Mépriser le travail et les actes qui le composent, c'est donc, en quelque sorte, mépriser Dieu même.

Et puis, ne perdons pas de vue que notre vie appartient à Dieu : notre vie, non pas seulement dans son existence, mais dans ses activités. Nous avons été créés pour lui, rien que pour lui, afin de l'aimer et de le servir, — afin de l'aimer en le servant. « Il est écrit : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul ».

Mais les actes quotidiens de notre existence, c'est lui qui les a déterminés. Nous occupons telle situation plutôt que telle autre, c'est lui qui l'a voulu. Accomplir ces actes, demeurer dans cette situation, c'est donc faire sa volonté, le servir et, par voie de conséquence, aller à lui.

Qu'elle est belle, qu'elle est précieuse, notre vie de chaque jour, avec toutes les petites actions qui la remplissent, puisqu'elle nous vient de Dieu et qu'elle nous mène à Dieu !

Nous y penserons mieux désormais, quand nous tiendrons le balai ou l'aiguille, ou l'outil.

* *

Une autre considération encore doit nous inspirer une grande estime pour cette vie humble qui est la nôtre : l'exemple de la Sainte Famille.

[1] Lamartine.